

Une question, des réponses (2)

Michel Beaulieu, Henri Jones, Jacques Ferron, Jean-Louis Major and François Piazza

Volume 9, Number 6 (54), November–December 1967

De l'érotisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60575ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, M., Jones, H., Ferron, J., Major, J.-L. & Piazza, F. (1967). Une question, des réponses (2). *Liberté*, 9(6), 74–82.

une question, des réponses (2)

Qu'appelleriez-vous érotisme? Quelles en sont les manifestations actuelles les plus significatives (dans la vie quotidienne, dans les arts et la littérature, etc.). Y a-t-il, dans l'Occident capitaliste, une surenchère idéologique à l'érotisme, et les systèmes de la mode, de la publicité, des échanges en général, ainsi que la prolifération des magazines spécialisés en érotisme constituent-ils une libération de notre existence sexuelle?

Dire de l'amour, de l'érotisme, ou de la vie sexuelle — qu'importent les termes : il s'agit de querelles d'académiciens — porte évidemment, au-delà de toute apparence, le poids des références personnelles. Se raconter à ce niveau, comme à tout autre, étant — hors la poésie (et encore) — éminemment détestable, je me détesterais à l'avance de ces quelques lignes si j'y succombais.

MICHEL BEAULIEU

Il n'y a érotisme, en art ou en littérature, que lorsque le "charnel", en tant que sentiment spécifique, s'éclaire par la représentation (percept et concept), à telle ou telle partie de l'oeuvre, et ce de manière à rompre, dans l'appréciation esthé-

tique, la continuité des schèmes qui s'imposaient dynamiquement. La plénitude érotique est toujours précise, statique, exclusive: en elle l'élan vital l'emporte sur l'art, et c'est pour cela que l'érotisme, sur le plan du Beau, ne peut être le plus souvent qu'occasionnel. C'est aussi pour cette raison que l'attitude marxiste, à l'égard de l'érotisme bourgeois, peut être pleinement justifiée: dans un monde où prime la dialectique du travail on ne peut admettre que tout ce qui sert la collectivité (loisirs, information, etc.) soit envahi par le triomphe du plaisir individuel.

HENRI JONES

L'érotomanie trouvera peut-être son compte dans les papiers que vous dites; cela donnera de l'érotisme abstrait, une absurdité qui ne fournit flèche à la surenchère que pour mieux nouer l'aiguillette. A capitaliser le sexe on le perd; de trop on tombe à rien. Malheureusement cette banqueroute finance la guerre. GI Joe n'est même pas fils de putain; il a été conçu à l'agace-pissette par une femme de papier. Il ne bande pas, il tue. De la main gauche ayant constaté, de la droite le Cardinal Spellman bénit: tant de feu et de sang pour l'apothéose du Pourceau!

Qu'est-ce que l'érotisme? On ne le saisit bien que s'il avorte, c'est alors la guerre du Vietnam. Autrement, vous pourriez toujours courir. On vous dira qu'il est ici, qu'il est là, qu'il est ceci, qu'il est cela, et l'on ne vous induira pas en erreur, car il est particulier et répandu, simple et multiple, à la disposition de tous et de chacun, et néanmoins unique. Il a un âge, un sexe, des expériences, une saga, mais il n'est jamais accompli. A vous dire ce qu'est l'érotisme, je risquerais de parler trop vite, et puis le chassé-chasseur ne dénonce pas le gibier. Personne ne tient à sortir de la chasse. Vous pouvez toujours courir. Et bouchez-vous les oreilles! L'érotisme a les ressources de l'élémentaire: dès qu'on le définit, il n'est déjà plus dans la définition.

JACQUES FERRON

Je suis fatigué de tout le baratin qu'on fait autour du sujet. Je me méfie: si on en parle tant, c'est qu'on cherche à éviter un problème fondamental, à remplacer l'authentique par un battage purement verbal (ou visuel). Il y a là-dedans un côté exhibitionniste que je refuse d'avaler.

Dans le numéro spécial de *Liberté* consacré au roman, Gérard Bessette faisait une remarque très juste à ce propos en décelant chez plusieurs romanciers une sorte "d'angélisme érotique" par lequel on tente d'échapper à l'angélisme tout court. J'ai l'impression que la même situation prévaut pour l'ensemble de notre société. N'ayant pas encore réussi à s'accepter comme individu sexué, on croit nécessaire de s'afficher comme phénomène sexuel. La sexualité est alors une panacée.

On se croit "d'avant-garde" parce que l'on transgresse (réellement ou verbalement) quelques interdits sexuels d'une autre génération. Et la publicité, en montrant plus ou moins de cuisses, de dos, de ventres ou de seins, flatte moins les "appétits sexuels" que cette fatuité à bon marché par quoi on s'installe d'emblée dans la catégorie de ceux qui sont "évolués", "dans le vent", "à la page".

Il y a des associations sémantiques qui ne mentent pas. Tout cela appartient au même jeu que celui des catholiques qui se croient "évolués" parce qu'ils "dialoguent" avec les protestants ou celui des athées qui se croient "ouverts" parce qu'ils flirtent avec le catholicisme. Ma comparaison n'est pas gratuite: quand Michelle Tisseyre (baromètre social) prend un certain ton, c'est qu'on va parler sexualité ou curé d'avant-garde à *Aujourd'hui*.

Toute cette "liberté sexuelle", toutes ces "discussions" sur la sexualité ne nous avancent pas tellement plus que lorsqu'il était interdit d'en parler. Il y a dans chacun de ces cas quelque chose qui me paraît faux. Chaque fois, c'est un comportement de façade qui permet d'échapper à l'exigence de s'accomplir strictement à partir de ce que l'on est.

JEAN-LOUIS MAJOR

Pour répondre à votre question, il est bon, je crois, de commencer par définir, autant que faire se peut, ce que l'on entend par érotisme.

Si nous tenons compte des différences caractérielles, "marginales", de chaque individu, qui font qu'il y a autant d'érotismes que d'individus, on peut dire que l'érotisme est un mouvement qui suscite l'individu à se réaliser dans l'amour physique, avec un autre individu. On voit tout de suite que pour arriver à son accomplissement, il faut qu'il y ait concordances entre les motivations des deux individus. La finalité est donc, en quelque sorte dialectique, puisqu'elle est à la fois par et contre l'individu.

En fait, parce que l'amour physique est un engagement total, il y a des stades d'initiation, et donc automatiquement des symboles; si l'on préfère, chaque symbole est, par associativité avec un être, une étape. Si j'ai envie de faire l'amour avec Michèle, ce n'est pas seulement parce qu'elle est femme, mais parce qu'elle est Michèle: son attitude, sa voix, son habilement peuvent être des provocations érotiques qui m'incitent à m'accomplir en elle — et relativement bien sûr — en elle seule, du moins pendant le temps où elle est l'épiphénomène de mon érotisme. L'analyse est d'autant plus compliquée, et impossible que elle et moi — dans la mesure où nous sommes dans le même état d'esprit — sommes à la fois provocants et provoqués. A cause du rapport sygmallamatique, quand j'ai envie de faire l'amour (désir de projection), j'ai envie de le provoquer chez l'autre: inconsciemment, je deviens objet érotique — ce qui crée par la même occasion un certain narcissisme qui peut se traduire soit par un certain exhibitionisme, soit par une manifestation de la volonté de puissance — "je provoque".

L'ensemble de ces rapports est d'autant plus fort que chacun d'entre eux est associé à la sensation physique.

Tout ce raisonnement, qui peut paraître abstrait dans une matière si . . . concrète, permet de dégager certains éléments indispensables pour répondre à votre enquête.

1) Que l'érotisme est un accomplissement de l'individu, et de lui seul, en tant que tel.

2) Que ce mouvement est composé d'éléments divers, que nous pouvons nommer érotiques.

3) Qu'il y a un principe d'associativité, ainsi qu'un rapport (symbole et provocant-provoqué).

En tant que phénomène individuel, on comprend que face à tout système sociétaire en hiérarchisation, l'érotisme aie toujours senti le fagot, et que ne pouvant le combattre, on tente soit de le canaliser, en lui donnant des limites légales, soit de le munir d'un ensemble de tabous et d'interdits qui atteindront le même but. Qu'elle soit religieuse, doctrinale ou légale, la morale — au niveau collectif — sur ce point, a toujours été fonctionnelle, non par rapport à l'individu, mais par rapport au système collectif, parce que tout système collectif tend par son essence, à augmenter son pouvoir au détriment de l'individu. Il est amusant de noter au passage que les communistes orthodoxes — surtout en période révolutionnaire — sont aussi pudibonds que nos plus farouches intégristes: pour les derniers, l'érotisme sent le souffre et vient du démon, pour les premiers, c'est une manifestation de la dépravation capitaliste... A preuve les amours de la religieuse avec Dieu (Sainte Thérèse d'Avila) ou du stakhanoviste et de la tractoriste parlant de normes... Platon a bon dos!...

Inutile d'ajouter que cette attitude est LA source de conflit, non seulement entre l'individu et la société, mais encore en l'individu lui-même: sa morale sociétaire entre souvent en lutte avec sa morale pratique. L'amour étant une impulsion, se soucie fort peu des interdits; comme dit Roger Vailland, le destin n'a pas de morale.

En somme, l'érotisme est la seule manifestation de la liberté individuelle non seulement parce qu'il est personnalisé, mais parce qu'il ne peut exister que par l'individu, en tant qu'être et que par lui seul. Pour le moment du moins... Car plus un système sociétaire est fort, plus il essaye d'intervenir dans l'érotisme soit en le réduisant à son strict minimum (c'est-à-dire son effet: reproduction de l'espèce) soit en l'organisant. Ce n'est pas le souci moral pur qui le guide: à preuve les préjugés extrêmement fluides. La polygamie, l'homosexualité ont été tolérées ou combattues selon les époques, et les nécessités. Les principes sont toujours ajustés au besoin de l'Etat.

Nous vivons, pour être franc, une époque singulière: celle du rajustement entre nos valeurs traditionnelles et la civilisation, sous son aspect technique, de notre temps. Les faits ont évolué beaucoup plus vite que les mythes: peu ou prou, nous sommes tous réactionnaires malgré nous. Nous avons des problèmes planétaires à résoudre, et nous n'avons pas encore résolu, quand nous avons conscience, nos problèmes nationaux. A l'époque de la libération de la femme et de la pilule, nous avons encore des préjugés victoriens bien enracinés: l'instinct

de possession — tant chez l'homme que chez la femme — l'emporte sur la pratique, l'inhibition, due à des concepts, au mieux du siècle dernier, sur la réalité. Nous voulons bien disposer de nous-mêmes à la condition que le voisin n'en fasse pas autant.

Paradoxalement nous sommes à la fois dans la société du père et de la consommation, ce qui fait qu'à chacune de nos contradictions — et nous en avons! — s'ajoute celle de la société. Ce que le père ne veut pas, la consommation l'exige. De plus, plus papa a de pouvoirs — et nous lui en créons chaque année davantage — plus, pour s'affirmer, l'individu se révolte contre lui. Et la consommation joue sur les deux tableaux. Bref, c'est l'absurde.

Or, on ne vit dans l'absurde que par le compromis...

Dans la société du père — que nous voulions plutôt Père Noël — nous déléguons, pour nous délivrer, certaines de nos charges à l'Etat. Nous le chargeons de veiller sur notre sécurité, notre santé, nos vieux jours, nous lui demandons de s'occuper de nous depuis notre naissance jusqu'à notre mort. Ce qui est fort bien. Mais l'Etat-Providence prend son rôle au sérieux: comme il tend, d'une part à tout centraliser, et que d'autre part, nous le concevons en termes de machine à vapeur, au temps de la fusée spatiale, il tend à avoir non seulement tous les devoirs du père, mais aussi les droits. Or si nous avons délégué certaines de nos responsabilités à un instrument, c'est pour être libres de nous consacrer à d'autres. C'est la raison pour laquelle on parle tant de liberté, à notre époque, et que finalement le rêve de tout Etat est d'en laisser si peu. Face à l'érotisme, il essaye d'intervenir, pour notre bien qu'il dit, alors que nous souhaitons qu'il se mêle de ses affaires. Encore un conflit entre les générations!

Dans l'art actuel, quel que soit le langage, le créateur tend à personnaliser sa création, à lui donner sa vie propre, en bref la faire à son image, telle qu'il la conçoit. On ne fait plus des Vierges à l'enfant en série, sauf pour consommation ecclésiastique (et encore!). Il est normal que cette personnalisation utilise l'érotisme, puisque celui-ci est un engagement personnel. Mais il est aussi, collectif: chez tous les individus, les bases et les motivations existent. Par le truchement de l'érotisme, nous trouvons un langage commun, puisque l'érotisme est intégré à l'individu.

Parce que l'érotisme est un mouvement, divers éléments le composent, parfois se contredisant pour mieux se compléter.

Ainsi, pour solliciter la participation du lecteur (soit dans l'image ou l'écriture, ou même le son) il faut une partie pornographique, c'est-à-dire descriptive. Pourtant la pornographie va à l'encontre de l'érotisme. La pornographie, en fait, est descriptive: la création vient hors de soi, on ne participe que par substitut négatif: on mime une scène d'amour devant moi, et j'adhère au niveau de la sensation uniquement. Je n'interviens pas, je me mets à la place de l'autre point. J'ai besoin de ressentir la même chose que lui. Or l'érotisme vise un tout autre but: créer par la participation en soi, l'oeuvre comme produit du lecteur et du langage. C'est dans ce sens que l'érotisme est peut-être une transformation de l'être, l'art suprême qui l'oblige à se projeter, à se transférer. C'est, comme dit Sartre, une création prolongée.

Il semble que dans les arts actuels, il règne une certaine confusion entre l'érotisme et la pornographie. Sous une seule appellation, les deux se pratiquent, selon les besoins. Lesquels? Eh bien disons que lorsque l'image vient pour concrétiser ou pour soutenir autre chose que l'amour comme but principal, elle est événementielle, et par conséquent pornographique: l'oeuvre de Sade en est l'exemple-type. Quand elle est phénoménologique — ce qui sollicite la participation du lecteur parce qu'elle n'est pas un récit, mais un événement — elle est érotique: exemple: le conflit entre Guillaume Courseul et Irène Malencort, dans *Histoires Galantes* de Bertrand Vac, ou de *Thérèse et Isabelle* de Violette Leduc...

On peut donc dire qu'on a affaire à deux types de manifestations de l'amour: érotique (l'érotisme, étant dialectique, nécessite toujours un conflit) dans l'art, et pornographique (la pornographie étant linéaire) dans la consommation. Comme les besoins sont différents, mais grandissants, nous assistons à une prolifération de l'érotisme dans l'art, ce qui est réjouissant, et de la pornographie (surtout dans le faux art) dans la consommation.

S'il y a dans notre société occidentale, surenchère, à cause de la consommation, c'est plutôt dans la pornographie et dans ses subtils dérivés. En fait, c'est partant de schéma sommaire que l'on arrive à un érotisme dévié, ou plutôt à un "ersatz" c'est-à-dire un produit de remplacement.

Le schéma en est très simple: on associe le produit à vendre au symbole érotisant, en insistant sur la volonté de puissance, et l'affirmation qu'implique l'acte érotique, ou plutôt son substitut. La possession de l'objet ainsi érotisé correspond,

par suggestion, au but de l'érotisme lui-même. Au mieux, il devient un moyen indispensable sans lequel l'acte érotique est impossible. Exemples: les chemises "Viriles", l'eau de Cologne "qui les attire toutes" ou le désodorisant qui transforme l'adolescent boutonneux au pucelage triste en Don Juan irrésistible; côté femme, la gaine qui remplace "les jeunes muscles fermes" ou le produit Machintruc — parce que les Canadiens-français préfèrent une femme pas tellement rondelette...

Sommairement, on peut dire que tout ceci tend à assurer à l'individu — moyennant un achat — qu'il se transformera, à son tour, en objet érotisant. C'est la modernisation d'une technique vieille comme le monde: le truc des amulettes et des philtres d'amour. L'homme croit encore à la magie, parce que c'est plus facile: attiré par le symbole, il le devient lui-même.

Dans la société nord-américaine, où le décalage entre la civilisation technique et la morale sociétaire est le plus marqué, il est normal que le bombardement pornographique érotisant soit le plus intense et aussi le plus abêtissant. Il ne s'agit pas, en matière de publicité, de créer une réflexion, ou une libération, mais un besoin. Plus ce besoin sera automatique, plus la rotation économique du produit sera accélérée. On ne peut donc pas prétendre que c'est de l'érotisme, puisque non seulement on ne veut pas qu'il y ait création prolongée, mais que l'on veut déterminer un réflexe d'origine sexuelle, comme pour les chiens de Pavlov...

Dans ces conditions, il est difficile de parler d'une libération sexuelle!

Il faut cependant ne pas se laisser aller à un certain pessimisme. Ce bombardement est, en lui-même, limité. De plus, il n'est efficace que parce que dans les conditions actuelles, il prend sa valeur du fait qu'il pénètre dans une zone encore interdite. Il la perdra au fur et à mesure que l'érotisme sera considéré comme une chose normale en soi: il y contribue en le faisant admettre comme un fait normal. La publicité, bien malgré elle, aide donc l'homme à admettre son champ d'érotisme en le banalisant. Au moment où l'érotisme sera chose normale, la publicité l'abandonnera: ce ne sera plus une motivation de valorisation. Autre paradoxe à mettre au dossier du mouvement humain qui ne vit que de contradictions...

On peut difficilement isoler la libération sexuelle de celle de l'homme. En fait, celle-ci est une partie, capitale certes mais partie quand même, d'un tout. Parallèlement, et très souvent

par l'érotisme, l'homme essaye de se libérer de lui-même, c'est-à-dire de tous les tabous qui ont été nécessaires, à un moment donné, au système sociétaire, fondé sur la faiblesse et une certaine mystique qui ne pouvait être qu'en partant de postulats dogmatiques. Or ces postulats ont de moins en moins des raisons d'être. L'homme est en train d'essayer d'accomplir sa propre révolution, comme le prouvent les tendances d'exploration interne — comme l'usage de la drogue, la vogue grandissante depuis plus de quarante ans de la psychologie, le succès du yoga ou du zen ne sont pas des tentatives d'évasion, mais d'identification, de se connaître, — le prochain demi-siècle, celui que nous vivons, sera capital en ce sens.

Je crois quand même qu'il faut faire une réserve, à propos de l'érotisme, réserve que d'ailleurs me suggère votre enquête: après avoir divinisé le tabou, en avoir fait un mythe, sous prétexte de le détruire, n'est-on pas en train de mythifier, à son tour, soit-disant pour le libérer, le sexe? Étant de nature un incorrigible optimiste, je crois que cet excès est peut-être nécessaire, mais que nous arriverons à retrouver un juste milieu.

La prise de possession de sa sexualité est une partie de la lutte que l'homme est en train de livrer pour arriver à sa propre conquête. Ce n'est que lorsqu'il se possèdera, pleinement, qu'il pourra maîtriser un univers technique, issu de lui, qui tend à le submerger. Je parie pour l'homme, dans cette lutte, parce qu'animal dénaturé (comme dit Vercors), il n'a jamais accepté d'être un ensemble d'instincts ou de fonctions. Il n'y a aucune raison pour que cela se fasse. Voilà pourquoi, c'est peut-être dans l'érotisme démystifié et humanisé qu'il retrouvera le fondement de sa liberté.

FRANÇOIS PIAZZA